

Décentralisation

ADMINISTRATION :

GUIGNOL II,
Rédacteur en chef.

RÉDACTION :

I
II
III.



Indépendance

Bureau

Cours de Broches, 11, à l'entresol.

De 2 heures à 4 heures.

DÉPÔTS :

A LYON, chez tous les Libraires ;
A PARIS, chez Lucien Marpon
Galeries de l'Odéon.

Paraissant le Dimanche

JOURNAL DE GNAFRON

Cousin de GUIGNOL

I^{re} DE GUIGNOL I

AUX GONES DE LYON

GNAFRON : — Su la brèche sorciale, qui va-là ?
GUIGNOL II. — C'est moi, Guignol 2^e mimero ;
te vois que les Guignol ont une dynastie qu'est
un peu chenuse et impérissable ! Guignol est
mort, vive Guignol ! Après le Gône à trique,
Guignol Moraliste, quoi !
GNAFRON : — Nom d'une grolle ! sois le
bienvenu, Cousin ! Je te passe la griffonnante,
fais jicler.

Z'enfants !

Faut pas que je me lantibardanne à faire de
priambules. J'aboule.

Je ne veux pas ressembler les pillereaux et les
pillandres, mais je veux vous mettre en garde,
pase que je vous aime ben trop, pour que chéoun
ne soye pus arrapé par les manigances de la Sorciété
qu'est une guerdine ferlatée que fait des siennes.

D'abord je m'en vas vous détrancanner aujour-
d'hui la chose du MARIAGE.

Nous y velà.

Z'enfants, c'est pas pour dire, mais le mariage,
c'est un véritable jeu de filous, ouisque les hommes
sont entortillés chenusement et les femmes dé-
troussées.

Pour m'ssieu le maire ? c'est un pigeon que la
loi attache par la patte z'avec sa colombe.

Pour les garçons boulangers, patissiers et bou-
chers ? c'est une cuisinière ou ben une femme de
chambre, ou encore une bonne de maison, que
possède assez de quibus à la caisse d'épargne pour
acheter un fonds que se finira d'acquitter avec de
temps ; en un mot c'est une gaillarde que pisse
tenir la boutique ouverte, pendant que le gône
mettra la main à la pâte, enfournera le brioches,
etc. ; enfin, mamis, c'est l'acointance de deux
machines pour gagner de monnaie afin de pouvoir
se n'en bourrer le pati à n'en crever un jour.

L'amour, si gn'en a, c'est du côté de la femme,
la seule criature que croye encore, après l'oiseau
et le poyète, à c'tte balangoire, s'en va s'offrir ob zino.

Pour le médecin ? le mariage c'est un aut' truc ;
c'est d'abord une garantie pour sa future clientèle
de damoches comme i faut ; gn'a pas à tortiller,
une poutrone qu'est honnête ne va pas donner
son bobo à pottinguer à un Esculape que n'a pas
le corngolon serré par les liens matrimoniaux.

Quant au griffardin de clerc de notaire que rêve
de se dépatrouiller du traquenard de la dèche au
moyen d'une étude ? une dot chenuse li est indis-
pensable pour payer sa charge.

Pour le z'avocats ? le mariage est une man'ance
que leur sert pour se poser dans le monde. C'est leur
z'y permet d'attendre le clients que ne viendront
p'tet jamais.

Pour le merchants ? c'est une aut' forme de
commandite ; c'est de la monnaie, c'est de crédit
à mett' su la place.

Pour le vieux garçon ? c'est une garde-malade
que sera ben forcée de li frictionner le cotivet ou
le blessures de l'amour marsain.

Pour le tailleur ? c'est une culotière ou ben une
giletère.

N'en vela de z'amis à croquer ! T'y pas vrai !

Oui, Mesdames le bargeoises, vela pourquoi
qu'on vous a épousées, et vela pourquoi qu'on
épousera vos filles... pour leurs pécuniaux !

Donnez leur z'y donc beaucoup de pignoles.

Mais p'tête ben que ça vous arrangera mieux
de les trimballer du bois de la Tête d'Or à la
place Bellecour ou à Charbonnière, pendant la sai-
son de z'eaux, et l'hiver de salons en salons, des
Célestins au Grand théâtre, pour les voir se moi-
sir cheux vous et devenir de dévotes que n'offriront
à Guieu ça que le z'épouseurs n'auront pas voulu.

Tas de bugnasses !

Quand un bargeois a besoin d'un cheval, y l'a-
chèté ; si désire une colombe légitime, y n'est pas
encore si benoît de ne pas se faire payer par la
particulière une rançon de sa marchandise que va
l'embarasser.

Ça m'a tout l'air que le reloge du sentiment de

ces pillandres marque qu'un femme vaut moins
qu'une bourrique !

Y gn'a z'apparence, tout d'même pour beaucoup
de femmes d'aujourd'hui ; je n'en connais pour ma
part de ces petites capantes aux navets que relu-
quent de z'épouseurs, et que ne voyent dans le
mariage que la corbeille de noce et préfèrent le
présent au futur !

Combien gn'en a-ti que n'ont la vartigolerie de
cachemires et d'z'ecuipapes, que ça leur n'en gra-
botte la ratelle et le gigier de joye, rin que d'y
penser, et que se disent en ajustant leur casquette
garnie de plume de pigeon que ressemble à z'un
panache : — Pisque j'ai un baluchon de 40,000 fr,
je peux ben'exiger d'femmes de chambre, d laquais,
d'cuisinières, enfin une maison qu'aye l'air huppé,
quoi !

Pardine, belle demoiselle, pas besoin de s'é-
carquiller les chassiss pour reluquer que 40,000 fr,
à 5 %, ça fait 2,000 fr. de rente, et qu'avec vos
narines qu'ont renifflent et vos crinolines que vous
font donner d'air à de vraies cloches à melon, vous
croyez jeter de poudre aux z'œils, et que c'est ça
la cause qu'on ne vous arregarde pas pus qu'une
crotte de chien.

Ceusse que pourrion conjuguer avec vous,
aiment ben mieux vous faire la niaque et se san-
souiller dans le gaillot du vice avec de gourgandes,
dont les vieux que n'ont de besicles vertes su la
virgule paient le z'oripeaux, que d'avaler le gorjon
en se chargeant de vot' rimeuse parsonne.

Vous connaissez p'tet ben ARLEQUINS, ce grand
sarsifix qu'est toujou partout, que gingue et que
bajaffe, son couvre-chef gris en arnier du melon ?

Arlequins est quelque chose, faut ben l'avouer ;
ga'a dix ans qui n'avait pas le rond ; aujourd'hui
y n'est siaro comme Artaban, depuis que la batisse
a mis de foin dans ses bottes ; eh ben le gône a une
fille que n'a pas une frimou-se que vous chatouille
agréablement, c'est vrai ; elle n'est bancroche et sa
canille lui danse un air de retraite un peu chonette ;
marginé ça c'est z'une bonne fille que n'est âgée de
200 000 fr. de dot, que ça vous n'en met l'eau à
la bouche, quoi ! Ne trouvez vous pas que ça li
refait la guibole, et que ça la retape au peigne fin ?

Eh ben, la guignasse se mêle de l'affaire; le p'pa Arlequinus que veut marier sa Colombinette n'y russit pas; c'est ça que tire de longueur pour s'émanciper! pace que les gones que la reluquent ont peur des gnaques de la demoiselle.

Comprenez ben, le z'autres, si c'tte bonne p'tite poutrône de 40,000 fr. veut une femme de chambre, une Madelon que soye cordon bleu et d'laquais; Que demandera donc une paroissienne de 200,000 fr.? Elle voudra p'tet' ben que ce soye le tailleur des dames que li fasse ses z'hardes, vous savez ben, c't'anglais de Paris, que n'essaye en parsonne le robes à ses clientes, les pitrogne, les chiffonne, etc.... les guenilles, pas les famelles!

Elle voudra d'z'équipages, voyager à toutes les eaux du monde, à tous les bains de mer du globe, et la lune avec ça sans reculer d'une semelle, que ça serait ben un purgatoire trop sigrollant pour le cavet de mari qu'aurait mordu à l'hameçon!

Allons, je ne veux pas radoter cont' le luxe et faire comme ce M'ssieu le sénateur que ne peut jamais avoir faim pisqu'y s'appelle *du pain*, que *mérite*, la ganache, qu'on li frotte le crin, pour rebriquer *crinoline* quand on li chante *porstitution*.

Moi, z'enfants, je sis Guignol, ouvrier taffetier; et nom d'un rat en goguette! je ne sis pas l'ennemi du luxe, dans une certaine mesure, pace que ça est une des nécessités de l'homme éduqué que l'estimule et que fait qui se n'en paye une tranche de jubilerie; c'est ça que fait vivre le canezards et le z'artistes. Mais si j'étais M'ssieu le Gouvernement, j'voudrais que parsonne n'aye le droit de donner le branle du luxe et de s'en indiger comme de gouliafres quegn'a, tant que gn'aurait en France de ribambelles de pauvres que manquent de z'épinards, que ça vous n'en saigne le cœur. Si j'avais de pécuniaux à discrétion, y me semble que ma conscience ferait le sicoti et me dirait: — « Guignol, mon vieux l'ami, n'applique pas à une dispense de luxe, les 20 fr. que pourraient donner de pastonnade à bouche-que-veux-tu à ceusse que se brossent le ventre. »

Guieu de guieu! sans tourner autour du pot et sans ambarlificotement, devrait-y pas n'y avoir de frippe pour toutes le geules dans le ratelier humanitaire?

Qu'en dites-vous, z'enfants?

Mais je m'aperçois que gn'a ben trop de réflexions philosophiques à bajafler sur ce chapitre. Z'enfants, je vous cogne la mialle. A dimanche.

GUIGNOL II

FEUILLETON DU JOURNAL DE GNAFRON.

LE TEINTURIER DE LYON*

XII

Cette étrange histoire a un double prologue.

Pendant que les faits que je viens de raconter se passaient dans la maison de campagne de la Marquise d'Angelo, route de Bresse, la mort et la désolation visitaient l'intérieur jusqu'ici si paisible des Aubertin.

Spazine, le petit ange que l'on n'a pas, je présume, oublié, ne voyant pas revenir Madame Aubertin, était en proie aux plus noirs pressentiments. Elle récapitulait les incidents survenus dans sa famille d'adoption et les larmes affluaient de son cœur à ses yeux.

— Déjà la nuit.... et Madame Aubertin qui n'est pas encore rentrée! se disait-elle. Il faut qu'elle ait été retenue par quelque chose d'extraordinaire, car le médecin lui a recommandé de ne pas rester trop tard dehors...

Un garçon de caisse entra, Spazine alla à lui.

— De la banque Veuve Guérin, dit-il; c'est le règlement de compte de M. Aubertin.

— M. Aubertin n'est pas encore revenu de voyage lui répondit Spazine.

— Alors veuillez le remettre à Madame Aubertin.

Il salua et sortit.

(*) Voir les numéros 6, 7, 8, 10, 11 et 12 du journal.

GNAFRON EN COLÈRE.

Gnafron a pris le train-express, il est à Paris et se promène avec Guignol II; celui-ci lui montre sur le boulevard Montmartre deux de nos gloires littéraires, qui ne rencontrent sur leur passage qu'une ovation de coups de chapeau. — Réputations volées! s'écrie Guignol II, car le plus jeune, que ses opinions antédiluviennes ont fait arriver, a acheté 60 fr. à un jeune poète lyonnais un drame en vers, dont il s'est effrontément approprié la paternité, et qui, représenté à l'Odéon, lui a valu gloire et profit. Quant à l'autre: —

Regardez donc filer cette botte vernie, Qui fléchit sous le poids d'une lourde infamie; Car celui qui la chausse avec son grand pied plat, N'est rien moins qu'un fripon doublé de scélérat, Un voleur de talent, un ramasseur de plumes, Un acheteur d'écrits, un vendeur de volumes, Un être vil, un rien, un monstre, un chenapan, Un dindon qui revêt la parure du paon. Il va dans les greniers, où meurent les poètes, Acheter les trésors qui germent dans leurs têtes. Puis il signe le tout, et ce fourbe jongleur En tous lieux est cité comme un homme d'honneur. On lui croit du talent, même une âme d'élite; Il n'a rien cependant qu'une face hypocrite, Qu'un masque souriant, cachant une laideur; Ses yeux sont sans éclairs, sa poitrine est sans cœur! Mais, je veux vous narrer une petite histoire Dont il fut le héros, car j'ai bonne mémoire: Je veux que ce fait là partout soit raconté, Pour qu'on lui jette au front toute sa lâcheté. ... Par un matin brumeux, noir et froid de novembre, Un auteur se mourait dans une étroite chambre, Il n'avait pas de pain depuis plus de deux jours; Ce monsieur fit semblant de lui porter secours; Il glissa dans la main de l'auteur misérable Un louis de vingt francs, puis il prit sur la table Quelques pièces de vers, un roman manuscrit Que ce pauvre martyr tout seul avait écrit. L'éditeur, alléché, du tout fit deux beaux livres, Il les paya je crois près de vingt mille livres, Quinze mille comptant, c'est un beau capital; Mais, le poète, hélas, mourut à l'hôpital! Pour lui tu n'as pas fait une seule prière, Il fallait quatre francs pour avoir une bière, Tu restas froid, mandrin! Sans redouter le sort Tu drapas ton orgueil dans le linceul d'un mort. Le remords n'a pas fait frémir ta conscience, Tu détournas la tête avec indifférence, Quand ce pauvre cercueil s'offrit à ton regard, Tu n'as pas salué l'indigent corbillard.

Spazine retomba dans ses tristes réflexions.

Elle pensait à la pauvre mère qui la nuit précédente avait veillé, comptant les heures, épiant le moindre bruit, et qui le matin, malade comme elle était, avait encore voulu sortir pour chercher partout son fils, son fils qui n'avait pas reparu depuis trois jours. Spazine se demandait pourquoi Camille oubliait ainsi celles qui ne vivaient que pour lui? En quoi elle pour sa part avait pu lui déplaire, pour qu'il fit ainsi entrer le doute dans son âme, et avec le doute un supplice que la pauvre enfant ignorait? Ce supplice, sa bouche ne savait même pas de quel nom l'appeler, mais son cœur qui souffrait lui répondait que cette torture s'appelait jalousie!... Alors Spazine se traitait d'insensée!... Comment pouvait-elle supposer qu'une autre femme eût pu prendre sa place dans le cœur de Camille! Pareille chose lui semblait impossible.

Et la pauvre enfant lisait et relisait une lettre que Camille Aubertin lui avait glissée furtivement, un soir, et où il lui disait: « Chère Spazine, je vous aime! » Cette lettre ne donnait-elle pas un démenti aux chimères qui lui tenaillaient le cœur? Et puis il y avait toujours eu pour elle tant de bonté dans les yeux de Camille, tant de douceur dans sa voix!... Mais Spazine se disait aussi que depuis deux mois un brusque changement s'était opéré en lui... plus un regard!... il l'évitait presque... plus une parole!... N'était-ce donc qu'un jeu cruel? Elle lui avait pourtant donné toutes ses pensées, il était l'unique objet de ses rêves, à ce point que la souffrance, que la conduite incompréhensible de Camille lui occasionnait, lui faisait oublier le désespoir de Madame Aubertin, de la pauvre mère qui était devenue aussi la sienne!

Ce mort ne vient-il pas dans tes nuits d'insomnies Te reprocher ton vol et tes ignominies?

Ne te montre-t-il pas ses membres en lambeaux Que ton pied repoussa dans l'ombre des tombeaux. Dieu te réserve bien un chatiment, canaille!

Lorsque tu créveras, salement, sur la paille, Sur le fumier, plutôt, comme un homme sans cœur, Un fantôme viendra te crier: « Au voleur! »

Lanterne magique de Gnafron

PIÈCE CURIEUSE!

INDIGO, CAMPÈCHE et C^{ie}.

La maison Indigo, Campêche et C^{ie}, brillait au premier rang dans l'industrie lyonnaise au siècle dernier.

Ses cheminées vomissaient, nuit et jour, des torrents d'une noire fumée. Cette illustre maison était une de nos gloires industrielles.

Malheureusement tout cela ne fonctionnait quet pour le profit de misérables exploités!

Indigo, pardon, Monsieur Indigo, homme de 40 à 45 ans, orné d'une magnifique barbe noire, ayant tous ses cheveux, des dents superbes, était ce qu'on appelle vulgairement un bel homme.

Souple et facile dans ses relations extérieures, bon-homme même avec le client, il était, en revanche, hautain et grossier avec ses inférieurs.

L'insolence et le despotisme de cet orgueilleux parvenu, dépassaient tout ce que l'on peut imaginer.

Quand un détail du métier l'obligeait à adresser la parole à un de ses nombreux ouvriers, c'était avec le plus écrasant mépris, qu'Indigo s'acquittait de ce pénible devoir.

On aurait cru, vraiment, à ses façons d'Empereur Romain, que le bélétre sortait de la cuisse de Jupiter! il devait cependant se souvenir, que son père était arrivé un jour, en sabots, à Lyon, avec un écu de 6 livres dans sa poche.

Si, du moins, à l'insolence et à la morgue des grands seigneurs de l'ancien régime, il avait joint aussi leur fastueuse prodigalité! malheureusement, sa ressemblance avec eux s'arrêtait là, car notre homme était d'une ladrerie qui n'avait absolument rien de noble.

Vous auriez interrogé le premier venu de ses nombreux ouvriers, il vous aurait dit comment cet émule d'Harpagon, le jour de la paye arrivé, savait s'arrondir l'abdomen en ne comptant à ses serfs que 19.95, quand il leur devait 19.99.

Surtout, il n'aurait pas fallu que le pauvre *négre* hasardât la plus timide observation, sans cela il aurait pu aller gagner son pain ailleurs, car: C'ÉTAIT LA RÉGLE DE LA MAISON!..

Il me serait facile de vous citer mille traits d'ava-

XIII

Spazine fut enfin arrachée à ses angoisses par le retour de Madame Aubertin, qui entra vivement.

— Vous voilà! oh! comme vous avez tardé! s'écria la jeune fille, j'étais si inquiète....

— Spazine, fermez la porte, lui dit Madame Aubertin qui tomba dans un fauteuil.

Quand elle eut obéi à son ordre, Spazine la vit qui sanglotait.

— Vous ne l'avez donc pas retrouvé? lui demanda-t-elle.

— Il vaudrait mieux qu'il fut tout à fait perdu pour moi...

— Que voulez-vous dire?..

— Je l'ai rencontré...

— Camille?... eh bien?..

— Je lui ai dit: « Mon fils, ne me quitte plus!... C'est ta mère qui te parle! » Savez-vous ce qu'il m'a répondu, Spazine?..

— Mon Dieu, quoi donc?

— Il m'a répondu: « Vous, ma mère, vous? Je ne vous connais pas. »

— Camille? C'est impossible!

— Je vous dis qu'il m'a repoussée! je veux le retenir: « De grâce, mon enfant, reviens à toi! » Mais à ce moment ma vue se trouble, ma force m'abandonne et je tombe!...

— Oh! pauvre mère!..

de C...

(La suite au prochain numéro.)

rice de ce triste héros; mais, outre que la nomenclature en serait trop longue, je craindrais de donner des nausées à ceux qui veulent bien me lire, je me contenterai donc d'un seul fait,

ab uno disce omnes,

Un pauvre ouvrier de la Maison Indigo, Campêche et C^e, surpris dans l'engrenage d'une machine en mouvement, fût horriblement broyé entre les dents du colosse d'airain.

Le malheureux laissait une femme et trois enfants, dans la plus profonde misère.

Ses camarades touchés de la détresse de la pauvre veuve, abandonnèrent spontanément en sa faveur, une demi-journée de leur salaire.

Indigo ne pouvait décemment refuser son obole, il aurait craint des troubles; aussi, quand le plus ancien des ouvriers vint solliciter son offrande, ce modèle des patrons mettant majestueusement la main à sa poche, en tira..... un petit écu de 3 livres!.. noble cœur! Va.

Ce grugeur émérite avait trouvé la solution d'un problème réputé, jusqu'alors insoluble:

LE TRAVAIL A BON MARCHÉ!

N'allez pas au moins le prendre pour un génie.... celui du vol excepté.

Le gredin était arrivé à ce brillant résultat, sans le secours de l'algèbre... voici son procédé:

Indigo toujours large... en paroles du moins, accueillait paternellement tous les petits jeunes gens de 15 ans, que leurs familles étaient assez simples pour lui confier.

Pendant trois années que durait son apprentissage, le jeune néophyte s'exténua de travail, tout cela, pour le plus grand profit de la Maison Indigo, Campêche et C^e; puis, quand arrivait le terme de son dur surnumérariat, quand le pauvre enfant croyait enfin pouvoir porter à sa mère, le fruit de ses sueurs... alors le Négociant devenait tigre et le malheureux apprenti était chassé sans pitié ni merci, pour être remplacé par une autre dupe.... et la farce était jouée!..

Le lecteur comprendra facilement, qu'à l'aide de ces procédés, notre industriel ne s'était pas précisément attiré l'affection de ses ouvriers.

Aussi, le détestaient-ils cordialement.

Je ne vous dirai rien sur Campêche, l'*alter ego* de l'infâme personnage qui nous occupe, sinon, qu'il brillait habituellement par son absence et ne se montrait que le jour de l'inventaire..... pour par-tager la curée.

Par exemple, je ne garderai pas le même silence à l'égard de Lenoir (à cette époque on employait cette dénomination pour désigner la bête noire chargée d'une surveillance quelconque). Ce plat valet, l'âme damnée d'Indigo, investi de la dignité de contre-maître, dépassait en insolence et en méchanceté, son digne patron. Tout tremblait, dans l'usine, devant cette figure patibulaire, comme devant le maître lui-même, et malheur à celui qui s'attirait la haine de ce tyran de bas étage!

Ce misérable, qui joignait à sa cupidité, la prétention de plaire au sexe faible, avait trouvé tout comme son patron et de même que lui, sans recourir à l'algèbre, la solution d'un problème des plus ardues:

L'AMOUR A BON MARCHÉ!

Le regard obscène de Lenoir s'était-il arrêté, avec complaisance, sur la femme ou la sœur d'un de ses ouvriers.... il fallait que la malheureuse créature lui appartint

Le prestige, qui s'attachait à sa prétendue dignité, lui donnant un facile accès dans tous les foyers, il lui était aisé d'employer la séduction; mais si la jeune vierge résistait, si la chaste épouse refusait de mentir au oui conjugal, alors, notre gredin la menaçait à la bouche, ne laissant à sa victime que le choix, entre sa prostitution ou l'expulsion du frère ou du mari..... entre l'infamie ou la misère!

Ceci se passait vers la fin du siècle dernier. Les hideuses passions produisaient partout le même résultat. Mais je reviens au héros principal.

Quoique féroce comme un tigre, Indigo était loin d'avoir le courage de ce fils du désert, aussi, ne sortait-il, le soir et pour cause, qu'armé jusques aux dents et prêt à *révolvrer* (dirions-nous aujourd'hui), celui qui aurait osé mettre la main sur son chef.

Honte à toi! — disait on alors de toutes parts, infâme exploiteur de la faiblesse et de la misère! va, tes armes ne te préserveront pas, sois en sûr, de la correction manuelle que tu as mille fois méritée!

■ ■

Grand Banquet du Caveau Lyonnais

Dimanche 8 Octobre 1865.

5 HEURES DU SOIR.

La cuisine de Turin est en ébullition. Les lieutenants de ce Vatel se disputent à qui fera la plus spirituelle sauce, car on ne va rien moins que traiter MM. les membres du *Caveau Lyonnais*, des artistes, des écrivains, et les délégués du *Gnafron*, du *Toqué* et de l'ex-*Cocodès-Tintamarre*.

La foule stationne rue Bourbon pour voir passer les notabilités qui se rendent au banquet.

A l'intérieur, le maître d'hôtel, habit noir, cravatte blanche, barbe et faux air d'Orsini, reçoit magistralement les convives qui, en entrant, foulent des tapis moelleux imitant à s'y méprendre un riant parterre aux fleurs variées.

Les garçons en grande livrée parcourent les salons ornés de fleurs exotiques et de candelabres d'or.

M. Célestin Gauthier, grand majordome du *Caveau Lyonnais*, préside à l'installation des arrivants, dont les places sont désignées par une carte, portant le nom de chacun avec une ravissante fantaisie au crayon, due à cet ordonnateur de la fête.

5 HEURES 10 MINUTES

Le poète Th. Jourdan, patriarche du *Caveau*, Arthur Lamy, le président et les principaux membres: René Bidaud, Lucien Solary, Josserand et L. Perrin, etc... prennent leur absinthe et conjurent le dieu du franc-rire de venir les visiter.

Quelques invités font leur entrée: Alfred Debeaucy, Gil - Tocado du *Toqué*, *Caque-Nano-le-Trappiste*, gérant du *Gnafron*, etc.

Ce sont eux! — Bravo!

Il pleut des serremments de mains.

M. L. PERRIN: — A table! à table!

MM. Alfred Debeaucy et Gil Tocado demandent un sursis de 15 minutes pour se rendre chez Holtzem qui ne paraît pas.

Un des coucous à deux tirants qui stationnent, à la disposition de la société, emporte rapidement les deux journalistes.

5 HEURES 25 MINUTES

UN HUISSIER — *Annonçant*: — M. Holtzem, du Grand-Théâtre (L'artiste est suivi des deux rédacteurs du *Toqué*).

Tous les convives se lèvent et saluent le talent.

5 HEURES 30 MINUTES

TOUTES LES VOIX: Le dîner est servi.

M. L. PERRIN: Ah! enfin.

La table est couverte de fleurs. Une atmosphère suave se répand partout. La plus franche gaité circule. Il se dépense de l'esprit à faire le succès de plusieurs Sardou. MM. Gil-Tocado et Debeaucy ne peuvent s'empêcher de commettre d'affreux calembourgs. M. Josserand s'empourpre. Le Champagne circule. M. Célestin Gauthier se livre à des *coquarderies* et demande: — Pourquoi il n'y a pas de *sage-femme* à féliciter au sujet de l'enfantement du *père-Coquard*?

UNE VOIX: — Parce que ce journal est une *fausse couche*.

CAQUE-NANO: — Messieurs, je vous en prie, ne parlez pas politique.

Ici le *Tintamarre*, dans la personne de son propriétaire M. Laguaite, entrebaille la porte de la salle du festin: — O guignon! trop tard!... Le *tintamarre* s'aperçoit du ravage des plats et veut fuir épouvanté.

On le retient de force. On lui passe une pipe turque; un panneau s'ouvre et livre passage à de jeunes bayadères qui dansent autour de M. Laguaite émerveillé.

Voici le dessert. Silence!

8 HEURES

C'est l'instant des toasts.

1^{er} toast porté: — Le *Caveau-lyonnais* à ses invités!

2^{me}... — Au *Caveau-lyonnais*! à la décentralisation de la chanson!

TOUTES LES VOIX — Oui, oui, et du reste! Décentralisation sur toute la ligne!

M. Arthur Lamy prend la parole, fait l'historique du *Caveau-lyonnais*, explique son but décentralisateur, expose ses merveilleux résultats, et termine par ces mots, au sujet de la chanson:

— Messieurs, Beaumarchais a eu tort. La Marseillaise lui a donné un éclatant démenti!

Trépignements, applaudissements prolongés.

8 HEURES 1/2

La lice est ouverte aux Poètes et Chanteurs. Chaque membre du *Caveau* fournit son couplet sur cette chute:

A chacun son métier!

Puis Th. Jourdan prend sa lyre et récite ses vers sur Arago, un morceau magistral!

Successivement MM. Célestin Gauthier, Arthur Lamy, Josserand, L. Perrin, Solary, Bidaud, nous font connaître quelques unes de leurs piquantes productions.

Holtzem chante une suave mélodie intitulée: *An-nie*, dont il a fait la musique.

Debeaucy, le poète de l'amour, un chapelet de strophes *ad hoc*.

Et Caque-nano sa *chanson de la Grisette*. Double ovation.

11 HEURES

Le punch flambe.

Tous: — En avant marchons

Contre les canons!

CAQUE-NANO: — Messieurs, ne parlons pas politique.

1 HEURE DU MATIN

TOUTES LES VOIX: A l'année prochaine!

GNAFRON.

LA LYONNAISE

MARSEILLAISE DU 19^e SIÈCLE.

Amis, buvons! faisons comme nos pères:
La vérité se trouve dans le vin;
Le vin saura déchaîner nos colères
Et les lancer contre un siècle d'airain.
Car notre cœur a des haines profondes,
— Les jours d'amour ne sont pas arrivés; —
Nos haines sont pour les choses immondes
Auxquelles tous nous nous voyons rivos.

Rappelez-vous que Jésus-Christ lui-même,
Du temple saint chassa tous les vendeurs.
Enveloppons dans un vaste anathème
Tous nos faux dieux et leurs adorateurs!
Ces noirs cafards vantant leur conscience;
Ces trafiquants prêchant la probité;
Ces bilboquets citant la Providence;
Ces créanciers parlant d'humanité;

Ces étrangleurs de toute œuvre nouvelle;
Ces endormeurs armés de leur boisseau;
Ces nains pervers joyeux de couper l'aile
Au pauvre aiglon que retient son barreau;
Ces promoteurs du pacte de famine,
Accapareurs du théâtre et de l'art,
Anes bêtés, dignes de la houssine,
Du roi-lion se réservant la part;

Ces romanciers aux nudités flagrantes,
Qui se sont fait un Apollon vénal,
Afin de mieux s'hypothéquer des rentes
Sur ce qu'on voit d'impur et d'immoral;
Ce mauvais riche appelé philanthrope
Et s'amusant à tarifer les pleurs,
Mais ne manquant jamais d'être myope,
Quand près de lui sanglotent les douleurs;

Ce parvenu, prince de la finance,
Commanditant le travail échiné,
Et s'écriant, en frappant sur sa panse:
« Quand j'ai diné, tout le monde a diné... »
Ce fabricant dont les manufactures
Au laminoir passent le travailleur;
Ces dieux du jour couturés de souillures,
Qui n'ont jamais à l'or trouvé d'odeur;

Ces nouveaux juifs, fils de la bourgeoisie,
Sacrifiant sur l'autel du Veau d'or,
Qui, s'il naissait quelque nouveau Messie,
A quatre clous l'attacheraient encor!...
Rappelez-vous que Jésus-Christ lui-même,
Du temple saint chassa tous les vendeurs.
Enveloppons dans un vaste anathème
Tous nos faux dieux et leurs adorateurs!

Mais saluons l'avenir plus prospère;
De l'âge d'or amenons les beaux jours;
Chacun de nous a sa tâche sur terre,
— La guerre au mal et partout et toujours!
Assez long temps, pour fonder leur puissance,
Nos exploiters l'ont vendue à Satan;
Rouvrons le ciel à la terre en souffrance,
Voici bientôt six mille ans qu'elle attend.

Rétablissons l'égalité féconde.
Dieu de justice harmonise les cœurs!
De l'avenir que l'esprit humain sonde
Frayons la route aux nations, nos sœurs.
Elevez-vous, ô cités ouvrières,
Que le travail ait aussi ses palais!
Dispersez-vous, ô milices guerrières!
Tout doit fleurir sous l'éternelle paix!

Il faut enfin que l'espoir se hasarde
Loin des salons, dans les étroits greniers,
Où le poète attend un pain qui tarde....
Pauvre inspiré qui n'a pas de souliers!
Il faut qu'enfin prospère la chaumière:
Il est cruel que des prêteurs d'argent
Ce soit la faux qui tonde la première,
Les épis verts du fermier indigent.

Un jour viendra, fatal à l'hypocrite,
Où la vertu règnera dans les cœurs,
Où les honneurs chercheront le mérite,
Où cesseront les abus, les erreurs.
Debout! debout! luttons pour nos croyances,
Et ne craignons que la chute des cieus!
Serrons nos rangs! plus de ces défaillances
Dont on a vu des exemples nombreux.

Lâche est celui qui, dégoûté de vivre,
Ne grandit pas avec l'adversité,
Et qui faiblit, fatigué de poursuivre
Le but suprême où tend l'humanité....
Chacun de nous doit combattre à toute heure,
Sur de trouver un glorieux trépas.
Le vrai GNAFRON va jusqu'à ce qu'il meure;
Il peut tomber, — mais il ne se rend pas!
CAQUE-NANO-LE-TRAPPISTE.

THÉÂTRES.

Assez d'autres ont déjà raconté ou vous raconteront les pièces des *monopoleurs* dramatiques parisiens dont M. Delestang, notre directeur de *fraîche date*, prend à tâche de rassasier les Lyonnais, qui cependant veulent quelque chose de mieux.

Nous nous dispenserons donc de toute analyse, et nous ne parlerons pas de ces soi-disants littérateurs qui ne se rattachent aux belles-lettres qu'au point de vue exclusif des affaires. Depuis quelques années, et c'est une justice à leur rendre, il est vrai que le monopole exercé par ces Messieurs tend à disparaître, car ils n'ont plus de dents, semblables à ces jeunes premiers éreintés, qui bravent encore les sifflets et ne se décident à quitter la scène qu'à la chute des pommes.

Reconnaissons tout d'abord, pour être juste, que les auteurs *monopoleurs* parisiens ont rendu un immense service aux intérêts de la littérature, en écartant le public de la province, et en provoquant de la sorte la réprobation unanime qui déjà, à Lyon, comme ailleurs, s'élève contre eux.

J'entends des gens s'écrier : — Où voulez-vous en venir avec ce préliminaire? Qu'est-ce à dire? Vous oubliez que Paris est le soleil de la civilisation! — Quelle blague! La lanterne sans chandelle du père Coquard, oui.

Je sais bien qu'il ne faut parler des *majorats littéraires* qu'avec une extrême réserve: Ne sont-ils pas décorés et pensionnés par le ministère de la maison de l'Empereur? Et c'est une étiquette, celle-là, qui doit faire passer le flacon.

Seulement, nous avons l'esprit observateur et la bouche contredisante, et dû-t-on nous apostropher en ces termes :

Pédant! cuistre! grimaud! barbouilleur de papier!
Journaliste de balle! opprobre du métier!

Variante de ce que disent Trissotin et Varius, — scène des deux pédants de la comédie des *Femmes savantes*,

Nous ne nous inclinons pas devant la bêtise humaine!

Oh! nous reconnaissons que la bêtise est une puissance, de nos jours plus que jamais. Oui, mais observons que c'est ici une puissance récente, et non une puissance de droit divin; ce qui ôte à l'irrévérence, si irrévérence il y a, le caractère d'impiété. Lecteur, nous te remercions de ta patience.

Nous y voilà :

P.-J. Proudhon, dans un livre très remarquable, que nous ne possédons pas en France, se porte accusateur contre le théâtre contemporain.

Cela est parfaitement concevable, à la vue de cet oubli de la dignité de l'art, de cette hâte aveugle vers sa décadence, de cet outrage à sa grandeur et à son honnêteté, que l'on trouve dans toutes les productions dramatiques qui nous sont expédiées de Paris.

Sans asperger la question d'eau bénite, ou d'une trop forte douche de philosophie, en l'éclairant seulement d'un rayon de morale, nous dirons :

Où, la littérature dramatique, depuis quinze ans, s'est faite la courtisane de tous nos défauts et de toutes nos passions; sceptique en toutes choses, elle s'est jetée dans une voie immorale aboutissant à la satisfaction des penchants et des passions; elle a exalté le savoir-faire, la ruse et l'hypocrisie.

Et cependant la mission de l'auteur dramatique est grande et admirable; ce législateur est plus puissant et plus terrible que tout autre, puisqu'il s'adresse au peuple rassemblé et aux passions de ce peuple mises en mouvement et excitées par lui.

L'intelligence du peuple est une cire molle sur laquelle tout se grave également, le bien et le mal, le vrai et le faux; le théâtre a donc une importance immense!

Cette importance, l'histoire l'a bien souvent constatée.

Les ministres des cultes ne parlent qu'à leurs adeptes, les instituteurs qu'aux enfants et aux adultes; l'auteur dramatique parle à tout le monde.

Le théâtre devrait donc être déclaré ART UTILE; et à ce titre être mieux patronné et mieux protégé qu'il ne l'est en réalité par l'Etat.

Le théâtre est une puissance active, un levier appliqué directement aux masses, un merveilleux véhicule pour les idées, un moyen puissant d'initiation; c'est le livre de la foule, livre qui s'ouvre chaque soir de sept heures à minuit. C'est une nourriture pour les intelligences; — qu'on ne leur serve donc plus de poison!

Ce que veut, ce que réclame impérieusement et d'urgence la voix du Progrès, c'est que l'on cesse de donner en pâture à la foule des spectacles qui corrompent son goût; un genre sans rayonnante idée, privé de ce qui fait les hommes croyants, de ces mobiles d'honneur, de gloire et de génie qui les poussent aux grandes choses;

C'est que la littérature dramatique ne soit plus une fille faisant de l'argent, une bacchante coupe-rosée, une Messaline aux lèvres turgescents; c'est qu'elle lave enfin ses mains sales des plus honteux trafics.

L'art est une religion fécondante, qui est toujours la religion de l'humanité sous l'un de ses aspects les plus élevés et les plus lumineux; religion chargée de garder en dépôt la tradition de l'héroïsme, le mépris des pensées grossières, et qui a pour mission d'adoucir, de purifier et en quelque sorte de spiritualiser le monde.

Il s'agit donc de retrouver au théâtre la grande tradition évanouie, pour la réveiller au fond des âmes; de fermer la triste période des réminiscences antédiluviennes, de l'aspiration vague, de l'inéduité railleuse et du matérialisme atrophiant, pour provoquer l'ère des nouvelles et fortes croyances.

L'auteur dramatique doit obtenir par la seule force morale ce que toutes les forces humaines ne sauraient faire. Il doit enseigner à tous les devoirs de l'homme et du citoyen, développer dans les cœurs les préceptes éternels, réprimer tous les vices, inspirer toutes les vertus, briser l'orgueil des grands et l'orgueil encore plus terrible des petits, effacer tout ce qu'il y a de trop heurtant dans la distinction des classes, faire luire le flambeau de l'amour et vibrer la corde de l'harmonie sociale, rendre le soleil de la vérité plus éclatant, les brouillards de l'er-

reur moins épais, la vie moins aride, le but plus rapproché, les hommes meilleurs; réparer enfin les brèches de la ruche sociale, en consolider les fondements ébranlés, et y élaborer le miel parfumé des vertus.

— Mais, nous dira-t-on, vous voulez donc proscrire l'élément comique du théâtre?

— Pas le moins du monde. Nous affirmons seulement que les plaisirs, exclusivement comiques, ne sont de vrais plaisirs que pour les âmes vides.

— Mais, nous dira-t-on encore, il n'y a plus de virils représentants de l'esprit moderne?

Effectivement, avec le monopole et le PACTE DE FAMINE organisés à la honte de notre époque et au profit des *faiseurs* parisiens, corsaires et crocodiles de la littérature, — que d'intelligences supérieures atrophiées, perdues!

Toutefois, le jour où la DÉCENTRALISATION s'implantera et se généralisera, on verra surgir de grands génies dramatiques, qui s'ouvriront au souffle de l'histoire et aux aspirations de notre temps.

Il n'y en a pas, parce qu'on les étouffe!

Allez! le vieux sol gaulois n'est pas encore épuisé. L'idée fermente!

La dernière heure des nuits est toujours la plus noire.

Salut au jour naissant!

Quant au nouveau directeur de nos théâtres, qu'il sache bien que c'est la décentralisation qui l'a fait ce qu'il est.

CAQUE-NANO-LE-TRAPPISTE.

ON LIT dans le *Père Coquard*, autrement dit le *Moniteur de la chèvre et du chou*, numéro de jeudi 12 octobre, cette phrase :

— « Il n'est pas temps encore de dévoiler le but que se sont proposé quelques-uns des inspireurs de *Guignol* et d'éclairer les ouvriers à cet égard. »

Tu les as donc *mouchardés*! Parbleu! ta phrase sent son fruit, mon bonhomme. Hue!...

CATHÉDRALE DE SAINT-NIEZO-GODICHUS DE NIGODINOS

MDCLXXXIII^e Conférence sur l'influence du tire-pied de *Gnafron* sur les petits esprits et pour les bons gones seulement,

par M. Cognedur, prédicateur des précédentes conférences, Dimanche 22 octobre 1863, à 1 heure précise.

On est prié de faire circuler cet avis, afin d'appeler un plus grand nombre de gones mâles à ces conférences.

Les chaises seront gratuites.

CORRESPONDANCE.

A M. H.-C. Jean Taff: — Satire sur des actualités lyonnaises, ou morale sociale, voilà ce qu'il nous faut.

— Abel-Guignolet-Croquemitaine-Surantilissimono: — très ingénieux et spirituel; mais plus on remue le miel.... vous savez.

— un propriétaire, cité Napoléon: — Venez à partir de dimanche, vous demanderez au concierge du journal une lettre adressée au signataire de l'article F — à u. a. d. b. etc...

— E. Troufinar: — passera prochainement. Merci.

— E. Sednal: — Envoyez.

— V. M.: — V. de L. bientôt.

— Amédée d'A.: — Voyons le principe, au diable les détails!

— Vieux-Cuir: — Merci. On regrette cependant.

— Jean-Claude: — prochain numéro.

— H. d'O. de F. Paris: — prochainement, avec coupures et retouches. A l'avenir, choix de circonstances plus cocasses et moins vulgaires, et pas de prolixité.

Le gérant, S. CHARNAL.

LYON. IMPRIMERIE LABASSET, RUE LAFOND.